

LES LUMIÈRES ÉCOSSAISES ET LE ROMAN PHILOSOPHIQUE DE DESCARTES

Sergio Cremaschi

1. LE NEWTONIANISME ÉCOSSAIS.

Au cours de la première moitié du dix-huitième siècle, l'œuvre de Newton devint l'emblème de la nouvelle philosophie de la nature en toute Europe. Elle fut élue en modèle à suivre dans tout domaine du savoir, et devint la ligne de démarcation entre les amis et les ennemis de la Raison. Les raisons de cette sanctification de Newton sont à rechercher premièrement dans la clôture de la polémique contre l'aristotélisme (qui, avec ses qualités occultes, formes substantielles et causes finales, avait fourni une excellente tête de Turc aux philosophes du dix-septième siècle) par dissolution de l'adversaire, et deuxièmement dans la naissance d'une polémique entre les cartésiens et les newtoniens, qui se développa, en faisant boule de neige, à partir d'une question scientifique, notamment la théorie des tourbillons, jusqu'à comprendre deux visions d'ensemble de la méthode scientifique et de la connaissance. Ainsi, aussitôt qu'on arrêta le sarcasme contre Aristote, on découvrit un nouveau vilain en Descartes, l'auteur d'une "philosophie illusoire", ou d'un "des plus amusants romans que l'on a écrit".

Les philosophes écossais du dix-huitième siècle furent ceux qui exploitèrent au mieux l'héritage newtonien, vu que, premièrement, ils croyaient plus fermement que tout autre dans le besoin d'appliquer la méthode newtonienne dans tout domaine, non seulement celui de la philosophie naturelle mais aussi celui de la philosophie morale, pour une reconstruction qui devait aboutir au lancement du navire de la nouvelle science de la "jurisprudence naturelle" et, deuxièmement, ils avaient les raisons les plus fortes pour opposer Newton à Descartes, vu que le newtonianisme des écossais n'était pas le newtonianisme platonisant des physico-théologiens de Cambridge, mais une méthodologie expérimentaliste et antisystématique.

Je vais ajouter quelques mots d'abord sur le premier point, c'est-à-dire sur l'idée de "newtonianisme moral": le cartésianisme, et notamment la théorie des tourbillons était pour les philosophes écossais l'emblème d'un rationalisme aprioriste; l'adversaire qui leur intéressait

vraiment c'était l'artificialisme en théorie politique, tel qu'on le trouvait dans la théorie contractualiste de Locke, et leur projet était celui d'une doctrine du droit naturel renouvelée, pensée au même temps comme une science empirique et évolutionnaire de la société et comme un guide pour l'action de "l'homme de gouvernement"¹.

Je vais ajouter aussi quelques mots sur le deuxième point, l'interprétation expérimentaliste du newtonianisme qui est à la base de ce projet d'un newtonianisme moral. La tradition du newtonianisme expérimentaliste qui s'affirma en Écosse dérivait de deux courants superposés. Le premier était celui du newtonianisme scientifique de la coterie d'Edinburgh et Oxford, comprenant David Gregory, John Keill, John Freind, qui eut beaucoup d'influence à Edinburgh dans les trois premières décennies du dix-huitième siècle. Le 'newtonianisme' de la coterie d'Edinburgh-Oxford était fort anticartésien, proclamait un refus absolu des hypothèses, insistait sur la mathématisation des lois scientifiques, excluait l'inhérence des forces attractives ou répulsives aux parties de matière en les reconduisant directement au Créateur, et finalement soulignait la nature absolue de l'espace et du temps. Depuis 1728, l'année où la *View of Sir Isaac Newton's Philosophy* par Henry Pemberton fut publiée, l'influence d'un autre courant se superposa. Ce deuxième courant dérivait de l'œuvre de Willelm's Gravesande et d'autres Newtoniens hollandais qui avaient insisté sur le baconianisme de la méthodologie newtonienne et sur le caractère expérimental, inconciliable avec aucune interprétation métaphysique, de l'œuvre newtonienne. Ce courant reprenait apparemment aussi une idée hobbesienne, en tant qu'elle soulignait la différence entre les mathématiques pures et les mathématiques appliquées: vu que les principes mathématiques sont 'dans' nous, pendant que les principes physiques sont 'dehors' nous, les mathématiques pures sont un genre de savoir *certain*, tandis que la physique est un genre de savoir *incertain*, autant qu'il implique toujours l'action de substances dont l'essence nous est inconnue; ainsi les principes de la physique mathématique sont-ils tout simplement des *outils* pour l'explication². Colin MacLaurin, dont l'œuvre circula à partir de 1728, reprit surtout le premier courant, et fut la source principale sur la méthodologie newtonienne pour Hume, Smith et Ferguson.

2. L'IMAGE DE DESCARTES COMME L'ANTI-NEWTON.

Ce que les écossais avaient à dire sur Descartes peut être résumé par les dix propositions suivantes:

TABLEAU I**LES THÈSES DES ÉCOSSAIS SUR LE CARTÉSIANISME**

- A. Mieux Descartes que l'aristotélisme.
 - B. Faire des conjectures est une mauvaise idée, et la théorie des tourbillons est la conjecture la plus injustifiée que l'on ait jamais faite.
 - C. Les "systèmes" sont un mélange arbitraire de vérité et d'erreur suggérées par un excès d'amour pour la simplicité.
 - D. La déception est la raison du succès du système cartésien, vu que ceci satisfait des besoins de l'imagination humaine, notamment la présomption, l'amour de l'analogie et la tendance à simplifier.
 - E. Le mépris pour l'observation était le défaut principal de la physique cartésienne.
 - F. Le doute universel et le Cogito sont insoutenables.
 - G. Le tronc de l'Arbre du Savoir est la philosophie de l'esprit, non la physique.
 - H. Hypothèses non fingo = les causes sont inconnaissables.
 - I. La distinction entre qualités primaires et qualités secondaires est injustifiée.
 - L. La réflexion, non l'analogie avec la matière, est le droit chemin pour l'étude de l'esprit (et Descartes avait raison à ce propos).
-

On peut remarquer que le plus petit dénominateur commun parmi les Écossais se réduit à très peu, notamment la préférence pour Descartes vis-à-vis de l'aristotélisme et le refus de la théorie des tourbillons comme le pire exemple de "système". Il faut remarquer aussi que Hume ajoute des thèses avec un caractère plus 'philosophique' à ce que MacLaurin avait dit, et que Reid abandonne beaucoup de ce que ses trois prédécesseurs avaient dit, tout en ajoutant beaucoup de nouveau.

Dans le tableau suivant, j'ai marqué d'une croix la présence chez un auteur d'une des propositions comprises dans la liste ci-dessus, sa présence en tant que thèse principale d'une étoile, et enfin sa négation du signe moins.

TABLEAU II**PRÉSENCE ET ABSENCE DES DIFFÉRENTES THÈSES SUR LE CARTÉSIANISME**

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	L	
MacLaurin	+	*	+	+	+						
Hume			+	+	+	*					
Smith	+	+	+	*	+		+	+			
Reid	+	+				*			+	*	
Ferguson		*		+	*		-				
Stewart				+					+	+	+

3. COLIN MACLAURIN

Mathématicien renommé et auteur de la *Description des découvertes philosophiques de Mr. Isaac Newton*, Colin MacLaurin fut la figure principale du newtonianisme scientifique écossais. Sa présentation du travail de Newton (se bornant aux *Principia*) qui pertient au même genre de livres de Pemberton et de Voltaire, mais avec une qualité plus élevée, fournit un point de départ aux élaborations ultérieures de tous les philosophes des lumières écossaises, y compris Hume, vu que l'œuvre était déjà terminée en 1728 et elle circula en manuscrit pendant vingt années, avant d'être publié en 1748. L'œuvre comprend, dans le deuxième chapitre du premier livre, une courte histoire de la philosophie naturelle dès l'antiquité jusqu'à Descartes et ses disciples (parmi lesquels on aligne Leibniz aussi).

A. Mieux Descartes que l'aristotélisme

Newton, tel que MacLaurin le représente, a des ennemis des deux côtés: du côté des théologiens dogmatiques et des aristotéliens, et du côté des cartésiens. Il déclare que les "intérêts de la vraie religion" ne sont pas "promus en fabriquant des systèmes philosophiques exprès afin de la favoriser" (MacLaurin [1748]: 6). Ainsi, "on doit permettre la plus complète liberté dans nos investigations" (*Ib.*). Mais, de l'autre côté, "on devrait s'abstenir d'abuser de cette liberté en *supposant* au lieu de *rechercher*, et en imaginant des systèmes au lieu d'apprendre par l'observation et l'expérience la vraie constitution des choses" (*Ib.*: 7). Au moyen âge, c'est-à-dire au temps de l'universellement exécrée philosophie scolastique, les "différends entre les sectes... produisirent un genre de philosophie purement verbale" (*Ib.*). Toutefois, ces disputes ont démontré d'être moins dangereuses que "cet orgueil et cette ambition" qui a mené les philosophes à produire hâtivement "un système de la nature complet et accompli", et, afin d'achever ce système, à inventer "certains principes et certaines hypothèses" (*Ib.*), avec lesquels ils prétendent expliquer tous les mystères de la nature. Ainsi il déclare que

Le système *cartésien* était plus compréhensif, et (selon beaucoup de monde) plus exquis en son arrangement, qu'aucun autre qui ait été imaginé. Son auteur était un philosophe audacieux, et sans doute doué d'un esprit subtil... on doit reconnaître qu'il a contribué à dissiper l'obscurité de cette sorte de science qui prévalait dans les écoles (*Ib.*: 63)

Les opposants de Newton "prétendirent trouver une ressemblance entre ses doctrines et les présupposés désormais insoutenables de la philosophie scolastique... en traitant la gravité

comme une qualité occulte, parce qu'il ne prétendit pas déduire pleinement ce principe de sa cause" (*Ib.*: 10). On peut remarquer qu'il y a ici une des premières apparitions du mot métaphysique dans un sens presque moderne (c'est-à-dire postkantien): en fait MacLaurin ajoute que "Newton... n'aurait admis contre la simple expérience aucune objection dérivée de considérations métaphysiques" (*Ib.*: 8).

B. *Contre les conjectures et la théorie des tourbillons*

Selon MacLaurin, Descartes, en partant du doute universel afin de démontrer l'existence de Dieu et de la matière, "prétendit déduire une connaissance complète de ses effets" (*Ib.*: 64). À partir des notions d'extension et de mouvement, il démontra sa théorie des "tourbillons", dont il déduit les phénomènes de la gravité autant que ceux de l'aimant. Bref, "il prétendit... expliquer toute chose dans la nature, à partir des mêmes principes" (*Ib.*: 67). Enfin, MacLaurin juge qu'il n'y a jamais eu "une entreprise plus extravagante qu'un tel essai de déduire, par des conséquences nécessaires, l'entière structure de la nature... de l'idée que nous sommes capables de nous former d'un être infiniment parfait" (*Ib.*: 68). Ainsi Descartes avait-il forte raison en appelant son système, entre ses amis les plus intimes, "son roman philosophique" (*Ib.*: 63); il s'agit en fait d'"une rhapsodie" ou d'une "prétention visionnaire" (*Ib.*: 68), et même si "l'on admettait les principes d'où il départ et sa méthode, il serait évident avec combien peu d'évidence les conséquences sont connexes les unes les autres" (*Ib.*). Si l'on veut croire à certains comptes rendus -- ajoute MacLaurin -- on peut même croire qu'il "refusa le vide par complaisance avec le goût qui prévalait alors, contre ses premiers sentiments" (*Ib.*: 63).

C. *Contre les systèmes et l'excès d'amour pour la simplicité*

MacLaurin compte ainsi Descartes parmi ceux qui "ont prétendu expliquer la manière en laquelle les choses sont faites en général par ce qu'ils appellent idées claires, c'est-à-dire tout simplement par des spéculations abstraites... ils commencèrent par la *cause première*; et, à partir de leurs idées" sur cette cause ils "prétendent déployer l'entière chaîne des causes, et découvrir un schème complet de son œuvre" (*Ib.*: 10). À ce propos MacLaurin cite Descartes:

Perspicuam et optimam philosophandi viam nos sequuturos si, ex ipsius Dei cognitione, rerum ab eo creatarum explicationem deducere conemur, ut ita scientiam perspectissimam quae est effectuum per causas, acquiramus (Principia, partie II, § 22).

Il ajoute que Descartes "en suite, lorsqu'il lui arriva de parler des phénomènes... eut soin de nous dire qu'il ne les utiliserait pas afin de démontrer quoi que ce soit en s'appuyant sur eux,

parce qu'il voulait dériver la connaissance des effets de leur causes, et réciproquement celle des causes de leurs effets" (*Ib.*: 10), et à ce propos il cite encore les *Principia* de Descartes (partie III, § 4 et suivants).

D. La déception est la raison du succès du système cartésien

MacLaurin admet que les "hommes spéculatifs peuvent inventer, par la force de leur esprit, des systèmes qui seront peut-être fortement admirés pendant quelque temps" (*Ib.*: 6), et cela peut arriver parce que l'"état de choses réel", même s'il se présente à nous, est refusé en tant que fiction, ou bien parce que nous sommes capables "par de nouveaux efforts de vaine ingéniosité, de l'entrelacer avec le fruit de nos pensées... Ainsi, en mélangeant des parties si peu adaptées, le tout résulte d'une absurde composition de vérité et d'erreur" (*Ib.*); ce sont des phantasmes que la force de la vérité va disperser; mais toutefois, "pendant que nous sommes enchantés par la déception, la vraie philosophie... dépérit" (*Ib.*: 7).

E. Le mépris pour l'observation était le défaut principal de la physique cartésienne

Lorsqu'il traite de Galilei, MacLaurin dit que Descartes lui reproche (dans la lettre 91) de ne pas avoir "examiné les choses selon l'ordre qui leur pertient", et d'avoir ainsi "bâti sans une fondation". MacLaurin reconnaît que Galilei "n'a pas volé si haut que *Descartes*, ou essayé de bâtir un système aussi universel" (*Ib.*: 55), mais il ajoute que cette reproche "doit se résoudre en faveur de Galilei, pendant que la censure de *Descartes* montre qu'il avait la faiblesse d'être fier de la pire partie de ses écrits" (*Ib.*).

F. Le doute universel et le Cogito sont insoutenables

Le rôle du doute universel dans le système de Descartes est mentionné une fois par MacLaurin: il dit que de "la connaissance de la cause établie en cette manière, il prétend déduire une connaissance complète de ses effets" (*Ib.*: 64); c'est-à-dire que le doute cartésien intéresse MacLaurin tout simplement afin de montrer jusqu'à quel degré le système cartésien s'appuyait sur la déduction et la monocausalité.

4. DAVID HUME

Le *Traité de la nature humaine* par Hume combine plusieurs éléments de l'univers intellectuel du dix-huitième siècle de façon à former une nouvelle synthèse originale. Les composantes de cette synthèse étaient l'atomisme, l'attraction universelle, l'idée de force, et l'exclusion des hypothèses. La nouvelle synthèse était le fruit du projet d'une nouvelle science de l'homme fondée sur la méthode analytico-synthétique, suivant une analogie fondamentale entre le

monde moral et le monde physique tel que le système de Newton le représentait (See Noxon 1973: 27-123; Cremaschi 1992: 53-58). La nouvelle science de l'homme, en tant que nouvelle philosophie première, devait fournir la base non seulement pour la philosophie morale, mais aussi pour les "mathématiques, la philosophie naturelle et la religion naturelle" (Hume [1739-40]: xix; tr. Fr., I: 59). Le projet humien inspira les philosophes écossais successifs: Adam Smith et Adam Ferguson et, dans une certaine mesure, aussi Dugald Stewart.

A. *Mieux Descartes que l'aristotélisme*

Etant donné que Hume formula le programme d'étendre à de nouveaux domaines les résultats achevés par Newton, on pourrait s'attendre à rencontrer dans son œuvre un jugement fort positif sur Newton et un jugement fort négatif sur Descartes. Son jugement est en effet très nuancé, mais quand même il partage l'idée de MacLaurin que le cartésianisme, autant que la philosophie mécanique dans son ensemble, jouèrent un rôle positif en dispersant la brume du moyen âge.

D. *La déception est la raison du succès du système cartésien*

Dans l'essai *Sur l'origine et le progrès des arts et des sciences* Hume dit que "ce qui fit obstacle au progrès de la philosophie cartésienne, vers laquelle la nation française démontrait un fort penchant à la fin du siècle" fut surtout l'opposition faite "par les autres nations d'Europe, qui bientôt découvrirent les côtés les plus faibles de cette philosophie" (Hume 1748a: 183). Mais il ajoute la considération salomonique que la théorie de Newton aussi a rencontré des critiques seulement hors de la Grande Bretagne.

Et dans le ch. 71 du sixième livre de *l'Histoire d'Angleterre* il ajoute une remarque un peu énigmatique sur Newton et la "philosophie mécanique". Celle-ci est une "théorie flatteuse pour la vanité et la curiosité des hommes; parce qu'en nous découvrant quelques-uns des secrets de la nature, elle nous met comme en droit d'imaginer le reste" (Hume [1754-62], VI: 329). Et Newton, bien qu'il soit "le plus grand et le plus rare génie qui ait jamais existé pour l'ornement et l'instruction de l'espèce humaine" (*Ib.*), tandis

qu'il semblait lever le voile qui cachait quelques-uns des mystères de la Nature, il montrait en même temps les *imperfections* de la philosophie mécanique, dont il fit ainsi rentrer les derniers *secrets* dans l'obscurité d'où l'on s'était efforcé de les faire sortir et dans laquelle ils demeureront toujours (*Ib.*).

F. *Le doute universel et le Cogito sont insoutenables*

Dans la première *Recherche* Hume écrit qu'il y a

une espèce de scepticisme, *antécédent* tout étude et toute philosophie, qui est très recommandé par Descartes et par d'autres comme le remède souverain contre l'erreur et le jugement hâtif... nous devons nous assurer, par une chaîne de raisonnements déduits de quelque principe original, qui n'ait aucune chance d'être erroné ou trompeur. Mais il n'y a pas de tel principe original... Ou, s'il y en avait, on ne pourrait avancer d'un seul pas au-delà de ce principe sinon en utilisant ces facultés mêmes, dont nous sommes censés douter déjà. Ainsi le doute cartésien, s'il était possible qu'un être humain le pratiquât... serait complètement incurable (Hume [1748b]: 122-23). Et il avait déjà dit, dans le *Traité*, que le "scepticisme est une maladie qui ne peut jamais être radicalement guérie" (Hume [1739-40]: 218; tr. Fr., I: 307)

G. *Le tronc de l'Arbre du Savoir est la philosophie de l'esprit, non la physique*

Sans jamais nommer expressément Descartes, dans l'Introduction du *Traité de la nature humaine*, Hume nous donne une image des relations entre les différentes "branches" du savoir qui représente presque une paraphrase renversée de ce que Descartes avait dit à ce propos dans les *Principia*: la philosophie selon Descartes

est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la Médecine, la Mécanique et la Morale (Descartes [1647]: 14).

Pour Hume le tronc n'est plus la physique, mais la science de la nature humaine. Voilà ce qu'il écrit:

Évidemment toutes les sciences ont une relation, plus ou moins grande, à la nature humaine; aussi loin que l'une d'entre elles semble s'en écarter, elle y revient cependant d'une manière ou d'une autre... Quand donc nous prétendons expliquer les principes de la nature humaine, nous proposons en fait un système complet des sciences, construit sur une base presque entièrement nouvelle (Hume [1739-40]: xix-xx; tr. Fr., I: 58-59)³.

H. *Hypotheses non fingo = les causes sont inconnaissables*

Dans le sect. 7, "Sur l'idée de connexion nécessaire", de la première *Recherche*, Hume déclare qu'il n'est pas moins mystérieux que le mouvement puisse s'originer par le choc qu'il puisse s'originer par volonté, il ajoute que la *vis inertiae* qui est si souvent mentionnée dans la nouvelle philosophie est simplement une expression qui donne un résumé de quelques faits,

sans prétendre à acquérir par là l'idée d'un pouvoir qu'on nommerait inerte: tout comme en parlant de la gravité, on n'entend que certains effets, sans comprendre la nature du pouvoir actif qui les produit. Ce ne fut jamais l'intention de M. *Newton* de priver les causes secondes de toute force ou énergie; bien que quelques uns de ses disciples aient essayé d'appuyer sur son autorité cette théorie... ce *grand philosophe*, pour expliquer son attraction universelle, recourut à un fluide éthéré actif; cependant il eut la circonspection et la modestie d'avouer que ce n'était qu'une hypothèse, sur laquelle il n'était même pas bon d'insister avant de l'avoir confirmée par un plus grand nombre d'expériences (Hume [1748b]: 61).

Hume ajoute que bien que Descartes se bornât à insinuer "la doctrine de l'efficacité universelle procédant de la Divinité seule" sans insister trop sur cette doctrine, toutefois "Malebranche et d'autres cartésiens en firent la base de toute leur philosophie" (*ib.*).

5. ADAM SMITH

L'œuvre d'Adam Smith, l'auteur de *La richesse des nations*, est maintenant reconnue comme un exemplaire typique de l'effort des Écossais de bâtir une nouvelle science morale en poursuivant le dessin que Hume avait tracé d'une sorte de newtonianisme moral. Le système du commerce présenté dans *La richesse des nations* était dans les intentions de son auteur une partie de ce projet⁴, au même titre que la théorie morale, la théorie du gouvernement et du droit qui était le sujet de son œuvre politique inachevée, et que la théorie épistémologique présentée dans ces fragments de son histoire philosophique des arts et des sciences (que Dugald Stewart, lorsqu'il les publia après sa mort, appela ses "essais philosophiques"). Dans ces essais, et surtout dans *L'histoire de l'astronomie*, il présente une reconstruction des théories de Descartes et de Newton conduite à l'aide de la nouvelle science humienne de l'entendement humain⁵.

A. *Mieux Descartes que l'aristotélisme*

Dans la "Letter to the Edinburgh Review", Smith accorde à la physique cartésienne précisément ce que MacLaurin lui avait accordé, c'est-à-dire le fait d'être moins insensée que la physique aristotélicienne:

Dans la philosophie naturelle... la France n'a pas produit grand chose... un système fantaisiste, ingénieux et élégant, bien qu'erroné, était généralement accepté en ce pays... la philosophie cartésienne... a été presque universellement abandonnée... [bien que] dans la simplicité, précision et clarté de ses principes

et conclusions, elle avait la même supériorité sur le système péripatéticien, que la philosophie newtonienne sur lui-même (Smith 1756, § 5).

Ce système -- Smith ajoute dans le même esprit du passage de la première *Recherche* de Hume qu'on a cité -- était très populaire parmi les Français parce qu'ils "le considéraient comme la production d'un de leur compatriotes". Quand même, ils semblent maintenant s'être soustrait "à l'enchantement de cette philosophie trompeuse" (*Ib.*).

B. *Contre les tourbillons et les conjectures*

La thèse principale de *L'histoire de l'astronomie* est que les théories sont des "machines imaginaires" cachées derrière les décors du théâtre du monde; comme ceux qui sont pénétrés derrière les décors ne sont plus étonnés par les merveilles de l'Opéra, ainsi le genre humain n'est plus étonné devant des phénomènes tels que les éclipses, autant qu'il a découvert ce qu'il y a derrière. Cependant, il y a des cas où l'on n'a produit aucune explication de telle sorte, et dans ces cas, même les hypothèses vagues de Descartes et les notions encore plus indéterminées d'Aristote sont en mesure de donner une certaine cohérence aux phénomènes. Il y a quand même des théories qui sont mieux d'autres: cela dépend de leur simplicité, du degré de cohérence qu'elles donnent aux phénomènes, de la familiarité que les principes utilisés dans l'explication ont pour notre imagination, du degré où elles sont capables de tenir compte de nouveaux phénomènes ou d'expliquer des irrégularités déjà observées.

Sur la base de ces critères, la philosophie naturelle de Descartes est à considérer moins satisfaisante que celle de Newton. Smith rappelle le fait que "*Descartes* ne se livra jamais lui-même à l'observation du ciel avec une application suivie" et ne donna beaucoup d'attention aux changements que Kepler avait fait dans le système de Copernicus, mais il semble "avoir bâti sa théorie des cieux sans aucun regard pour eux" (Smith [1795a], iv.55).

Mais le système de Descartes a un mérite: celui d'avoir essayé de nous rendre familière l'idée des mouvements très rapides des grandes masses de matière qui constituent les planètes, ou d'avoir introduit une "chaîne invisible" qui relie des phénomènes disjoints. Il tenta de rendre raison du mouvement des planètes; en s'efforçant

de reconnaître avec certitude en quoi consistait cette invisible chaîne, et de fournir à l'imagination une suite d'événements intermédiaires, qui se succédant les uns aux autres... pût unir ces qualités incohérentes, le mouvement rapide des planètes et leur inertie naturelle. Descartes le premier, explique en quoi consistait l'inertie de la matière... la faculté de persister indifféremment dans le repos ou dans le mouvement (*Ib.*, iv.61).

Selon ce "philosophe ingénieux et plein d'imagination, tout l'espace infini est rempli de matière... il ne peut y avoir de vide" (*Ib.*), et la théorie des tourbillons est une conséquence de l'exclusion du vide. C'est ainsi que Descartes

s'efforçait de rendre familière à l'imagination la plus grande difficulté qu'offrait les systèmes de Copernic, le rapide mouvement des corps énormes des planètes... Cette explication des mouvements du ciel était d'ailleurs liée avec un système vaste, immense, qui unissait entre eux un plus grand nombre de phénomènes et de plus discordants qu'aucune autre hypothèse n'eût jamais pu faire; dont les principes de liaison, également imaginaires peut-être, étaient au moins plus déterminés et plus distincts que ceux qu'on avait employés jusqu'à lui (*Ib.*, iv.65)

Et à cause de la complète, et presque parfaite, cohérence que la philosophie de Descartes donnait au système de Copernic, "l'imagination des hommes ne put plus se refuser au plaisir de suivre et d'adopter une explication des choses si harmonieuse" (*Ib.*).

D. La déception est la raison du succès du système cartésien

Ce que Smith appelle la méthode "newtonienne" dans le discours "didactique" (c'est-à-dire scientifique) est opposée à l'autre méthode que l'on peut adopter dans ce genre de discours, c'est-à-dire l'aristotélicienne. La méthode newtonienne consiste à introduire aussi peu de principes qu'il est possible, et à expliquer autant de phénomènes qu'il est possible à partir de ces principes. Elle est "beaucoup plus ingénieuse" que l'autre, parce qu'elle déduit "les phénomènes que nous croyions les plus inexplicables" de quelques principes et "les relie tous dans une chaîne", et cela nous donne du plaisir. Ce n'est donc pas étonnant "que la philosophie cartésienne (vu que Descartes fut en fait le premier qui essaya d'utiliser cette méthode), bien qu'elle ne renferme peut-être un mot de vérité... fut quand même reçue si universellement par les savants en Europe" (Smith [1963], ii.134-5), bien qu'au temps où Smith écrit on juge très justement cette œuvre "un des romans les plus amusants que l'on ait jamais écrit" (*Ib.*).

Aussi dans la *Théorie des sentiments moraux*, lorsqu'il explique les raisons pour lesquelles un système erroné comme celui de Mandeville ne pourrait avoir été accepté s'il ne renfermait au moins une miette de vérité, il le compare avec la théorie des tourbillons de Descartes.

Un système de physique peut être pendant longtemps en vogue, et cependant n'être aucunement fondé sur la nature, et n'avoir même aucune des apparences de la vérité. Les tourbillons de Descartes ont été regardés pendant près d'un siècle chez une nation ingénieuse, comme le système qui expliquait, de la

manière la plus satisfaisante, les révolutions des corps célestes. Cependant, on a prouvé démonstrativement que les causes prétendues de ces grands effets, non seulement n'existaient pas, mais que même si elles existaient, elles ne produiraient pas les effets qu'on leur attribue (Smith [1759], VII.ii.4.13).

La raison en est, selon Smith, que le monde physique (au contraire du monde moral) nous est inconnu dans son essence, et les théories sur ce monde sont semblables aux contes d'un voyageur qui décrit "un pays très éloigné" (*Ib.*), et peut faire accepter à notre crédulité des histoires fantastiques comme des faits.

E. Le mépris pour l'observation était le défaut principal de la physique cartésienne

La difficulté principale dans le système cartésien était celle de ne pas s'adapter suffisamment aux faits observés, en laissant à côté les irrégularités. Descartes, il est bien vrai, "n'ignora aucune des observations faites avant lui", mais il "ne semble pas y avoir fait grande attention" (Smith [1795a], iv.66). Ainsi, "bien loin de chercher à accommoder son système à toutes les petites irrégularités que Kepler avait reconnues dans les mouvements des planètes... il se contenta d'observer qu'on ne devait point s'attendre à trouver dans leurs mouvements une parfaite uniformité... et cette remarque vint heureusement le soulager de la nécessité d'appliquer son système aux observations de Kepler et d'autres astronomes" (*Ib.*). Mais quand les observations de Cassini eurent établi l'autorité des lois de Kepler, "la philosophie de Descartes, qui ne pouvait fournir aucune raison de ces lois, put continuer d'amuser les savants en d'autres sciences, mais ne put plus contenter ceux qui étaient versés dans l'astronomie (*Ib.*, iv.67)

H. Hypotheses non fingo = les causes sont inconnaissables

La théorie des tourbillons de Descartes et la théorie de la gravitation universelle de Newton sont deux tentatives différentes de compléter le système de Copernic en introduisant une cause pour les mouvements des planètes. La théorie newtonienne était une réponse aux défauts de la théorie des tourbillons. Newton "tenta le premier de rendre physiquement raison du mouvement des planètes, par des principes qui pussent s'accommoder à toutes les irrégularités constantes que les astronomes avaient observées dans leurs mouvements" (*Ib.*).

Son "génie supérieur" et sa "sagacité" firent "le plus grand et le plus admirable progrès dans la philosophie, en découvrant que tous les mouvements des planètes pouvaient être unis entre eux par un principe de liaison aussi familier pour nous que l'est le phénomène de la pesanteur" (*Ib.*), une qualité de la matière qui ne nous est pas moins familière que l'inertie par laquelle

Descartes "avait essayé de lier ensemble les mouvements des planètes" (*Ib.*). Et, vu que la même hypothèse explique aussi des irrégularités observées dans les mouvements des corps célestes, il faut reconnaître que ses principes "ont un degré de force et de solidité qu'on cherche en vain en d'autres systèmes" (*Ib.*, iv.76); c'est-à-dire, la théorie newtonienne satisfait dans une telle mesure les critères dictés par notre imagination que nous sommes conduits d'une façon irrésistible à la penser comme la théorie 'vraie', ou à croire qu'on a été admis "derrière les décors" du théâtre de la nature. Et Smith avoue que, tandis que nous nous efforçons de représenter tous les systèmes philosophiques comme des pures inventions de l'imagination destinées à lier entre eux les phénomènes discordants et désunis de la nature, en parlant de ce système, nous avons été nous-mêmes insensiblement entraînés, sans pouvoir nous en abstenir, dans certaines expressions qui semblent supposer que les principes de liaison qu'il emploie soient la chaîne réelle par laquelle la nature unit ses propres opérations (*Ib.*).

Il convient de rappeler le passage dans l'*Histoire d'Angleterre* par Hume qu'on a cité: pendant que Hume employait le verbe paraître (*to seem*) à propos de Newton qui soulève le voile de la Nature, Smith dit que le rôle d'une théorie est, proprement, celui d'imposer un ordre sur le chaos des phénomènes, mais que l'imagination humaine se déçoit par elle-même en percevant son produit comme s'il était la découverte des "véritables causes" cachées derrière le voile des phénomènes.

I. La distinction entre qualités primaires et qualités secondaires est injustifiée

Les quatre qualités de l'extension, la divisibilité, la figure, et la mobilité sont inséparables de l'idée de substance solide. Il serait quand même hâtif de conclure qu'une substance solide ne peut posséder aucune autre qualité ou attribution. "Cette conclusion très hâtive, quand même, non seulement a été tirée, mais on a aussi insisté là-dessus, comme un axiome de certitude la plus indubitable, par des philosophes avec une réputation très éminente" (Smith [1795b], § 13)

6. THOMAS REID

Thomas Reid, l'adversaire renommé du scepticisme de Hume, fut le premier représentant d'une deuxième phase de la pensée écossaise au dix-huitième siècle qui est appelée l'école du sens commun et qui, en abandonnant l'encyclopédisme des prédécesseurs, choisit la philosophie de l'esprit comme sa discipline fondamentale et fit une démarche dans la direction d'une distinction entre les sciences et la 'philosophie'⁶. Dans sa stratégie argumentative, la reconstruction de l'image de Descartes sur les fondements des critiques formulées par ses prédécesseurs de la

première phase est remarquable, soit pour l'importance qu'elle revêt dans les écrits de Reid, soit pour la tactique très nuancée par laquelle presque tout est conservé des critiques de Smith, MacLaurin et même Hume, son adversaire, et au même temps, presque tout est renversé.

A. Mieux Descartes que l'aristotélisme

Reid répète encore une fois le lieu commun que les doctrines cartésiennes ont représenté un progrès sur la philosophie aristotélicienne: "La grande révolution que Descartes opéra dans la philosophie fut l'effet de la supériorité de son génie, et des circonstances" (Reid [1785]: 268; tr. Fr., III: 151). Et de ce lieu commun Reid prend l'occasion pour adresser des louanges à la personnalité de Descartes qui vont bien plus loin que celles de MacLaurin, Hume, et Smith. Il ajoute que le "mérite de Descartes ne peut être bien senti par ceux qui n'ont pas quelque notion de la doctrine péripatéticienne, dans laquelle il avait été élevé. Pour secouer tous les préjugés de son éducation... il fallait une force d'esprit extraordinaire" (*Ib.*: 269; tr. Fr., III: 154).

Et, même si la véritable importance de la philosophie de Descartes réside dans le fait d'avoir distingué clairement entre le monde matériel et le monde intellectuel, ouvrant ainsi la voie aux progrès futurs de la philosophie de l'esprit, pendant qu'en physique il "fut moins heureux", quand même la philosophie naturelle de Descartes a joué un rôle dans l'élimination des préjugés. En fait, à mesure "que le Cartésianisme se répandit, la matière première, les formes substantielles, les qualités occultes, et tout le jargon de la physique aristotélicienne, tombèrent dans une complète disgrâce" (*Ib.*: 271; tr. Fr., III: 159).

B. Contre les tourbillons et les conjectures

Mais Reid n'est moins dur que ses prédécesseurs lorsqu'il s'agit des conjectures, le point sur lequel il est plus anticartésien, et partisan d'une sorte d'inductivisme extrême, bien loin de l'épistémologie 'constructiviste' professée par Smith. Il écrit:

Les conjectures et les théories sont des productions de l'homme, que nous trouverons toujours très différentes des œuvres de Dieu... il faut les observer et les analyser, sans rien ajouter du nôtre aux résultats que nous donnera l'observation... Toutes nos belles hypothèses... ne sont que folie et vanité, dès qu'elles passent les bornes de la juste induction des faits; elles ne méritent pas plus de crédit que les tourbillons de Descartes (Reid [1764]: 97-98; tr. Fr.: 13)

Il ajoute que la faute principale de Descartes fut de tomber dans l'excès opposé à celui des aristotéliciens, en prétendant de tout expliquer par l'étendue, la figure et le mouvement, sans payer les frais d'une longue et pénible observation de la nature. En fait tout ce que nous

pouvons connaître du monde matériel doit dériver de l'observation sensible. Descartes, il est vrai, fit beaucoup d'expériences, mais "il pensa qu'il pourrait, par un petit nombre d'expériences, découvrir... la manière même" (Reid [1785]: 271; tr. Fr., III: 161) dont la nature produit les phénomènes que nous pouvons observer. Ainsi

Les conjectures qu'il forma... se sont trouvées être aussi différentes de la vérité, qu'il suffirait de cet exemple pour discréditer à jamais la méthode des hypothèses... Les tourbillons... sont maintenant aux yeux de tout homme sensé des fictions aussi vaines que les espèces sensibles d'Aristote (*Ib.*)

C. *Contre les systèmes et l'excès d'amour pour la simplicité*

Si Reid est plus sympathétique que Smith à l'égard de la philosophie de Descartes dans son ensemble, et qu'il s'efforce autant qu'il peut d'être charitable même à propos de sa philosophie naturelle (qu'il croît erronée), toutefois il est d'accord avec Smith sur l'explication des causes des défauts de la philosophie naturelle cartésienne: c'est-à-dire, Descartes s'est égaré par un excès d'amour pour la simplicité. Dès que le cartésianisme obtint la victoire sur les notions obscures de la philosophie aristotélicienne, l'enthousiasme pour la victoire obtenue fut si grand que la faiblesse, typique de l'âme humaine, de se jeter dans l'extrémité contraire aussitôt qu'elle a su se dégager d'une extrémité, n'épargna pas Descartes et ses disciples: ils "ne furent pas exempts de cette faiblesse; ils pensèrent que l'étendue, la figure et le mouvement suffisaient pour rendre raison de tous les phénomènes du monde matériel" (*Ib.*: 271; tr. Fr.: 159-160). Pour cette raison ils refusèrent d'admettre d'autres qualités dont la cause fût inconnue, premièrement la gravitation universelle, vu qu'elle semblait une qualité occulte. Au contraire, si l'on avoue cet excès, contraire à celui de l'obscurité d'Aristote, on admettra des qualités dont l'existence nous est apprise par l'expérience, quoique leurs causes nous restent inconnues: on se bornera ainsi à avouer son ignorance, "et rien ne convient mieux à un philosophe" (*Ib.*: 271; tr. Fr.: 160).

C'est la même idée smithienne que Reid répète dans la "Conclusion" des *Recherches sur l'entendement humain*:

Il y a dans la nature humaine une disposition à ramener toutes choses au plus petit nombre de principes possible; et nul doute que cette simplicité n'augmente la beauté d'un système, quand les principes suffisent au fardeau que l'on leur fait porter... Cet amour de la simplicité et cette envie de ramener toutes choses à quelques principes, ont produit bien de faux systèmes; mais, dans aucun, l'influence de ce penchant n'a été si remarquable que dans celui de Descartes (Reid [1764]: 206; tr. Fr.: 378).

On doit remarquer que, si les mots sont à peu près les mêmes que ceux de Smith (à remarquer que nous n'avons aucune réponse à la question si Reid lit les essais philosophiques de Smith avant qu'ils furent imprimés en 1795), ici les conséquences sont fort différentes: il n'est plus question de la gravitation universelle et des qualités occultes dans la philosophie naturelle, mais des bases expérimentales de la philosophie de l'esprit (le domaine dans lequel, selon Reid, Descartes a donné une contribution valable); ici Reid critique le fait d'avoir basé toute sa doctrine sur un seul axiome, "exprimé par le seul mot *cogito*" (*Ib.*). Une véritable attitude expérimentale aurait demandé que l'on n'appuie pas le bâtiment d'une théorie sur un seul point, mais qu'on recherche "à l'édifice de la science une plus large base" (Reid [1785]: 268; tr. Fr., III: 153).

F. *Le doute universel et le cogito sont intenables*

La voie cartésienne pour sortir du scepticisme, c'est-à-dire le cogito, est une voie illusoire; elle souffre de cet excès d'amour pour la simplicité qui a déjà été invoqué par les prédécesseurs de Reid, et un système fondé sur une base si exiguë contient déjà en soi le scepticisme comme sa dernière conséquence, une conséquence que Hume fut assez courageux à tirer:

Descartes... résolut... de commencer par douter de sa propre existence jusqu'à ce qu'il soit en état de se la démontrer... la faiblesse humaine peut être sujette à des maladies qui produisent ces extravagances; mais elles seront toujours l'écueil du raisonnement. Descartes à la vérité veut nous faire croire qu'il se guérit de ce délire par cet argument, *je pense, donc je suis*. Il est plus probable qu'il resta toujours dans son bon sens, malgré ce prétendu délire, et qu'il ne douta jamais sérieusement de son existence" (Reid [1764]: 100; tr. Fr.: 22).

I. *La réflexion contre l'analogie*

On a déjà annoncé que selon Reid la partie du système cartésien qui a donné des fruits est la philosophie de l'esprit, et le résultat principal est notamment celui d'avoir établi une claire ligne de démarcation entre matière et esprit. Dans le premier domaine, le résultat positif a été celui de faire tomber dans l'oubli les obscures notions péripatéticiennes; dans ce domaine il "n'eut pas la gloire de mettre les esprits dans le bon chemin", mais au moins "eut-il le mérite de les tirer du mauvais" (Reid [1785]: 270; tr. Fr., III: 158). Dans le deuxième domaine, celui de l'esprit, il établit que la réflexion, non l'analogie avec le monde physique, est la voie pour la découverte. On pourrait trouver une anticipation de cette distinction entre "deux" Descartes déjà chez Smith, lorsque, dans la même lettre à la *Edinburgh Review* où il déclare la théorie des tourbillons absolument dépassée, il reconnaît que les *Méditations* ont été l'unique œuvre originale produite

par les Français pendant deux siècles "en philosophie naturelle, morale, métaphysique, et les sciences abstraites (Smith, 1756, § 10). Selon Reid, le mérite de Descartes fut celui de refuser l'habitude "de raisonner sur les facultés de l'esprit par des analogies tirées des propriétés du corps, habitude qui a été la source de presque toutes les erreurs en ces matières" (Reid [1785]: 270; tr. Fr., III: 158). Il fut le premier qui tira "une ligne de démarcation distincte entre le monde matériel et le monde intellectuel" (*Ib.*: 270; tr. Fr.: 157). "Il suivait évidemment de cette distinction, qu'une réflexion attentive sur les opérations de l'esprit était le seul moyen de faire quelques progrès dans la science qui s'en occupe" (*Ib.* 270; tr. Fr.: 158).

C'est pourquoi, dans la philosophie de l'esprit, la méthode de Descartes le conduisit dans une direction plus fructueuse que sa méthode en philosophie de la nature, c'est-à-dire, il "fut naturellement conduit à diriger immédiatement son attention sur les opérations que la conscience nous révèle, sans recourir aux objets extérieurs pour s'en former des notions" (Reid [1764]: 205; tr. Fr.: 374). En général, Reid pense qu'il y a deux voies pour acquérir des connaissances sur l'esprit: la première est la "voie de réflexion" et elle est "la seule qui conduise à la vérité"; la deuxième est la "voie d'analogie"; elle est "large et facile" mais elle mène à l'erreur et aboutit aux plus étranges illusions" (*Ib.*: 201; tr. Fr.: 366-67). Ce que Descartes fit, dans l'étude de l'esprit humain, fut d'établir la voie qui mène à la vérité comme la seule voie digne d'un philosophe. C'est sur ce point que Reid croit qu'il a lui-même une très grande dette envers Descartes.

Avec cette manœuvre, l'image de Descartes a changé: il n'est plus premièrement un physicien, il est surtout un psychologue; sans rien ôter aux accusations que ses prédécesseurs lui avaient faites, on abandonne la dispute entre la physique newtonienne et la physique cartésienne, et on vise la physique comme ce qui est mort dans la pensée de Descartes, pendant que l'on découvre un nouveau barycentre pour son système: les faculté de l'esprit et la connaissance; ainsi on soustrait la pensée de Descartes au domaine des sciences et on la livre à celui de la "philosophie".

I. La distinction entre qualités primaires et secondaires n'est pas justifiée

C'est étonnant comme Reid sait être enthousiaste de quelques aspects de la pensée de Descartes au même temps qu'il est féroce avec d'autres. La distinction entre qualités primaires et secondaires se révèle dangereuse aux yeux de Reid au nom de sa polémique anti-sceptique: il redoute les implications que Berkeley et, après lui, Hume en ont tiré. Ainsi il déclare que si Descartes, qui avec Locke et Malebranche avait fait revivre cette distinction, eut "aperçu toutes les conséquences de cette doctrine" aussi clairement que Hume, il l'aurait tenue pour suspecte et l'aurait examinée avec plus d'attention" (*Ib.*: 132; tr. Fr.: 135-6). En effet cette théorie,

"semblable au cheval de Troie, paraissait quelque chose de fort simple, de fort beau et de fort innocent", mais elle "portait dans son sein la mort du monde matériel et du monde intellectuel, la destruction de toute science et la ruine du sens commun" (*Ib.*).

7. ADAM FERGUSON

Adam Ferguson, renommé en tant que l'auteur de *l'Essai sur l'histoire de la société civile* paru en 1766, fut aussi l'auteur des *Principes de la science morale et politique*, un traité systématique qui reprenait les matières de ses cours à l'Université d'Edinburgh. Ferguson fut surtout un disciple de Smith, soit dans *l'Essay* soit dans les *Principes*; quand même, dans la dernière œuvre (qui est une nouvelle version des *Institutes of Moral Philosophy*, parus en plusieurs éditions depuis 1769) il reprend aussi quelques idées de Reid.

B. *Contre les conjectures et la théorie des tourbillons*

À propos de Descartes, Ferguson répète en premier lieu l'idée centrale de MacLaurin, qu'il avait reçu de Smith, c'est-à-dire, l'idée que la "supposition" ou l'"hypothèse" soit une source d'erreur, et que la théorie des tourbillons en représente un exemple tristement célèbre. Newton "montre que les phénomènes peuvent être compris merci aux lois très bien connues du mouvement et de la gravitation, des lois qui nous sont familières dans la sphère terrestre et par conséquent applicables aussi aux cieux" (Ferguson [1792], I: 116). Descartes au contraire, avec ses tourbillons, accumula "supposition sur supposition, sans aucune évidence de réalité" (*Ib.*: 117)⁷.

Ferguson ajoute une idée qui deviendra typique chez Dugald Stewart, notamment l'idée que la recherche de causes "qui peuvent être supposées être occultes", est une entreprise vaine, pendant que l'investigation d'une "loi de la nature, dont même le nom implique un certain nombre de faits que l'on sait exister" (*Ib.*) est exempte de dangers.

D. *La déception est la raison du succès du système cartésien*

La cause dernière de l'erreur cartésien réside dans la psychologie humaine, vu que "l'amour de la science et l'amour du système sont la même chose" (*Ib.*: 278): tandis que la science assigne un nouveau phénomène "à quelque loi ou prédication de l'être déjà connu", le système ou l'Hypothèse "imagine quelque principe nouveau plus apte à ce bout" (*Ib.*: 279). La méthode de l'hypothèse est condamnée par la première *regula philosophandi* de Newton selon laquelle "on ne doit pas assigner à quelque phénomène une cause qui ne soit pas connue en soi comme

étant un fait de la nature" (*Ib.*, II: 118); c'est sur la base de ce principe que nous "rejetons l'hypothèse ou la simple supposition d'une cause... comme le tourbillon de Descartes" (*Ib.*).

F. *Le doute universel et le Cogito sont insoutenables*

Le deuxième point sur lequel Ferguson nomme Descartes est le doute et le scepticisme. À ce propos il reprend l'essence des argumentations de Reid, c'est-à-dire la critique du 'fondationnalisme', tout en choisissant une position beaucoup plus nuancée à propos du scepticisme (qui était le grand ennemi de Reid). Ferguson rappelle le rôle du doute et du Cogito chez Descartes et il ajoute que "cette application limitée du terme évidence... peut être la cause de ce scepticisme qui nie l'assentiment" en matière de perception (*Ib.*, I: 90). La réponse de Ferguson (qui ne prélude pas seulement à la philosophie du sens commun mais aussi au pragmatisme) est que le scepticisme naît d'une définition trop étroite d'évidence, vu que la maxime des sceptiques, notamment "que l'on ne doit admettre aucune information sans l'évidence qu'elle doit avoir reçu si elle est vraie" (*Ib.*), peut nous mettre en garde d'une sorte d'erreur; mais on doit admettre aussi la maxime contraire, notamment "que l'information corroborée par toute évidence qu'elle pourrait avoir reçu si elle est vraie, devrait être considérée comme suffisante pour nous imposer la croyance" (*Ib.*: 91).

8. DUGALD STEWART

Dugald Stewart fut la figure la plus influente de la philosophie écossaise entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. Il développa la philosophie de l'esprit inaugurée par Reid, tout en préservant le projet d'une science morale systématique qui devrait comprendre la politique et l'économie.

Son jugement sur Descartes reconnaît ses "mérites singuliers en tant que le père de l'authentique métaphysique" mais aussi ses erreurs en cette science qui "furent sur une échelle de grandeur proportionnée" (Stewart [1815]: 138).

C. *Contre les systèmes et l'excès d'amour pour la simplicité*

Stewart croit que des erreurs de Descartes en métaphysique, tels que "son refus obstiné de toute spéculation à propos des causes finales" ou le paradoxe "de placer l'essence de la matière dans l'extension" (Stewart [1815]: 138), dérivèrent beaucoup de ses conclusions en physique, comme l'exclusion du vide et la théorie des tourbillons" (*Ib.*: 138, note 4). Il mentionne aussi une fois cette "inclination à la simplification" qui est encouragée par l'usage des analogies (Stewart [1792], II: 180) en tant que cause de l'identification injustifiée qui est faite souvent des

lois avec les causes efficientes. Les opinions erronées de Descartes sur la causalité furent en effet la cause principale des défauts de sa physique (Stewart [1792]: 479).

H. *Hypotheses non fingo = les causes sont inconnaissables*

Avec une distinction à peu près parallèle à la distinction kantienne entre 'philosophie empirique' et 'philosophie pure' ou 'métaphysique', les causes efficientes et les essences sont opposées par Stewart aux phénomènes et aux lois générales: les premières sont le sujet de la spéculation métaphysique, pendant que les deuxièmes sont le sujet de la "philosophie expérimentale". Il reconnaît que "les philosophes de la nature, aux temps modernes, ont sagement abandonné aux métaphysiciens toute spéculation à propos de la nature de la substance "dont les phénomènes de la nature tels que l'électricité sont composés", autant que "des causes efficientes des changements qui y ont lieu"; ils se sont restreints "au plus humble domaine de l'observations des phénomènes" et de l'établissement des "lois générales"; Ainsi, personne ne risque de confondre cette "philosophie expérimentale" avec les "spéculations métaphysiques". Une distinction pareille a lieu entre les questions qui peuvent être posées à propos de l'esprit humain, qui se divisent elles aussi en questions métaphysiques et questions expérimentales (Stewart [1792]: 13).

La méthodologie newtonienne est interprétée par Stewart à la lumière de cette distinction entre 'essence' et 'phénomènes': "Sur les chaînes que la nature emploie pour relier ses opérations différentes, Newton n'a su jeter aucune lumière" et ce n'était pas le but de ses raisonnements celui de découvrir "des connections occultes", mais il se borna à étudier des "phénomènes particuliers et des lois générales" (*Ib.*: 338).

I. *La distinction entre qualités primaires et secondaires est justifiée*

Reid avait affirmé que la distinction entre qualités primaires et qualités secondaires dérive toute vraisemblance de l'ambiguïté des mots. La chose paraît être très différente à propos des *couleurs*, de la nature desquels le "vulgaire" est prêt à se former une conception très confuse, que la philosophie de Descartes "a la tendance à corriger" (Stewart [1792], I: 502).

Mais surtout, Reid a tort lorsqu'il accuse Descartes d'avoir fait "un jeu de mots sophistique à propos de l'inexistence des qualités secondaires" lorsque, au contraire, il fut le premier qui démasqua "ce paralogisme scholastique" (Stewart [1815]: 126). La plus importante de toutes ses améliorations en métaphysique fut tout bonnement "la distinction qu'il a tracé avec autant de clarté et de force entre les qualités *primaires* et *secondaires* de la matière (*Ib.*: 125).

L. *La réflexion contre l'analogie*

Les analogies dont nous aimons rêver entre les phénomènes du monde matériel et les phénomènes de l'esprit "ne peuvent pas être d'aucune utilité en illustrant ni les uns ni les autres" (Stewart [1792], II: 13). A` ce propos, Stewart reconnaît à Descartes le mérite d'avoir compris "la futilité de toute théorie qui voudrait essayer d'expliquer" les phénomènes de l'esprit "par des métaphores traitées du monde matériel" (Stewart [1815]: 113) et d'avoir affirmé le besoin "de faire abstraction de l'analogie de la matière en étudiant les lois de notre constitution intellectuelle" (*Ib.*: 115). C'est pour cette raison que l'on peut reconnaître en lui "le père de la philosophie expérimentale de l'esprit" (*Ib.*: 113).

9. CONCLUSIONS

J'ai décrit l'histoire d'une réception, de l'opposition qui vint se créer entre deux images, celle de Newton et celle de Descartes, et des conséquences que cette opposition entraîna sur l'image de Descartes, et enfin des changements dans cette image dus au changement dans le contexte des problèmes scientifiques et philosophiques au cours du dix-huitième siècle. Maintenant je vais essayer de dériver quelques conclusions de la reconstruction faite.

(1) L'image de Descartes produite par les Écossais fut un résultat collatéral de celle qui fut premièrement une controverse scientifique; on fit appel à des argumentations philosophiques plus en conséquences ou en implications qu'en sujet d'intérêt primaire. Après 1750, c'est-à-dire au moment où il n'y avait plus de physique cartésienne comme alternative scientifique à la physique newtonienne, seulement les arguments philosophiques étaient là, sans plus aucune mémoire du contexte originel qui leur avait donné naissance. En fait, chez Reid et après lui chez Stewart, le centre de l'intérêt passe de la physique à la philosophie de l'esprit et à la théorie de la connaissance.

Ce fut ce processus, en un certain sens, qui créa la 'philosophie cartésienne' au sens où elle est connue aujourd'hui: le cartésianisme au commencement du dix-huitième siècle c'était les tourbillons; dès le commencement du dix-neuvième siècle, ce fut le cogito.

(2) Aussi l'image de Newton présentée par les Écossais n'était d'aucune façon une image neutre et objective: l'impossibilité de connaître les essences et les implications antisystématiques de la quatrième règle de Newton furent soulignées par tous les écossais dans le but rhétorique de produire une image de Newton comme l'"anti-Descartes". Cette opposition de Newton à Descartes était une conséquence marginale du programme du newtonianisme écossais, un mélange de réalisme épistémologique fondé sur une théorie du *belief* et d'experimentalisme méthodologique fondé sur l'aversion pour l'apriorisme et le déductivisme.

(3) Soit l'image de Descartes soit les critiques élaborées par les Écossais furent transférées à l'idéalisme allemand par l'intermédiaire de Hume et Reid. Quelques aspects intéressants de l'interprétation du newtonianisme selon la ligne MacLaurin-Hume-Smith (son caractère "expérimental", l'entrelacement de fait et de déception, les dangers des systèmes et de la monocausalité) furent abandonnés par l'idéalisme allemand, pendant qu'ils furent préservés par la méthodologie britannique à l'époque victorienne et par le positivisme comtien, et furent transférés enfin au pragmatisme de Charles Peirce⁸. L'héritage transféré à Peirce comprenait: la critique du fondationalisme (c'est-à-dire le refus de tout point de départ absolu et unique), la critique de l'introspection, et enfin le refus de la monocausalité. L'héritage transféré à l'idéalisme allemand comprenait: la distinction entre la philosophie de l'esprit de Descartes et sa physique, la critique du cogito et du doute hyperbolique, le présumé scepticisme de Hume comme conséquence nécessaire des prémisses posées par le cartésianisme.

Bibliographie

Sources

Descartes, R. [1647] 1964-1974. *Principes de la philosophie* (Œuvres. 11 vols. Ed. Ch. Adam et P. Tannery. X.2) Paris: Vrin.

Ferguson, A. [1773] 1978. *Institutes of Moral Philosophy* (2nd edition). New York: Garland.

---. [1792] 1978. *Principles of Moral and Political Science*. 2 vols. New York: Garland.

Hume, D. [1739-40] 1951. *A Treatise of Human Nature*, ed. L.A. Selby-Bigge, Oxford: Clarendon Press. Tr. Fr.: *Traité de la nature humaine*. 2 vols. Ed. A. Leroy. Paris: Aubier, 1962.

---. [1748a] 1964. "Of the rise and progress of the Arts and Sciences". En *The Philosophical Works*. 4 vols. Ed. Th.H. Green et Th.H. Grose, Aalen: Scientia Verlag. III: 174-197.

---. [1748b] 1964. *Inquiry concerning Human Understanding*. En *The Philosophical Works. Ib.*, IV: 3-135.

---. [1754-1762] s.d. *The History of England*. 6 vols. New York: Lovell.

MacLaurin, C. [1748] 1971. *An Account of Sir Isaac Newton's Philosophical Discoveries*. Hildesheim: Olms.

Reid, Th. [1764] 1967. *Inquiry into the Human Mind*. En *Philosophical Works*. Hildesheim: Olms. I. Tr. Fr.: *Recherches sur l'entendement humain* (Œuvres complètes. 6 vols. II) Paris: Mason, 1836.

---. [1785] 1967. *Essay on the Intellectual Powers of Man*. En *Philosophical Works*. Hildesheim: Olms. I. Tr. Fr. *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme* (Œuvres complètes. 6 vols. III-VI). Paris: Mason, 1836.

Smith, A. [1759] 1976. *The Theory of Moral Sentiments*. Ed. D.D. Raphael et A.L. Macfie. Oxford: Clarendon Press.

---. [1756] 1980. *Letter to the "Edinburgh Review"*. En *Essays on Philosophical Subjects*. Ed. W.P.D. Wightman, J.C. Bryce, et I.S. Ross, Oxford: Clarendon Press, 242-254.

---. [1795a] 1980. "The Principles which lead and direct Philosophical Enquires: illustrated by the history of Astronomy", *ib.*: 33-105.

---. [1795b] 1980. "Of the External Senses". *ib.*: 135-168.

---. [1963] 1983. *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*. Ed. J.C. Bryce, Oxford: Clarendon Press.

Stewart, D. [1792] 1854. *Elements of the Philosophy of the Human Mind I*. Edinburgh: Constable.

---. [1813], 1854. *Elements of the Philosophy of the Human Mind II*. Edinburgh: Constable.

---. [1826] 1854. *Elements of the Philosophy of the Human Mind III*. Edinburgh: Constable.

---. [1815] 1854. *Dissertation: Exhibiting the Progress of Metaphysical, Ethical, and Political Philosophy*. En *The Collected Works*, I: 112-141. Edinburgh: Constable.

Littérature secondaire

Campbell, R.A. et Skinner, A.S. (eds.). 1982. *The Origins and Nature of the Scottish Enlightenment*. Edinburgh: Donald.

Camic, Ch. 1983. *Experience and Enlightenment*. Edinburgh: Edinburgh University Press.

Crevaschi, S. 1981. "Adam Smith, Newtonianism and Political Economy" *Manuscrito* 5 (1): 117-134.

---. 1984. *Il sistema della ricchezza. Economia politica e problema del metodo in Adam Smith*. Milan: Angeli.

---. 1989. "Adam Smith. Skeptical Newtonianism, Disenchanted Republicanism, and the Birth of Social Science". En M. Dascal et O. Gruengard (eds.). *Knowledge and Politics*. Boulder, Co: Westview Press, 83-110.

---. 1992. "L'illuminismo scozzese e il newtonianismo morale". En M. Geuna et M.L. Pesante (eds.). *Interessi, passioni, convenzioni. Discussioni settecentesche su virtù e civiltà*. Milan: Angeli, 41-76.

Forbes, D. 1975. *Hume's Philosophical Politics*. Cambridge: Cambridge University Press.

Gilardi, R. 1990. *Il giovane Hume*. Milan: Vita e Pensiero.

Noxon, James. 1973. *Hume's Philosophical Development*, Cambridge: Cambridge University Press.

Olson, R. 1975. *Scottish Philosophy and British Physics 1750-1880*. Princeton: Princeton University Press.

Passmore, J.A. 1952. *Hume's Intentions*. Cambridge: Cambridge University Press.

Robinson, D.N. 1986. "The Scottish Enlightenment and its Mixed Bequest" *Journal of the History of the Behavioral Sciences* 22(2): 171-177.

Sheperd, C.M. 1982. "Newtonianism in Scottish Universities in the Seventeenth Century". En Campbell et Skinner (eds.) 1982, 65-85.

Schofield, R.E. 1978. "An Evolutionary Taxonomy of Eighteenth-Century Newtonianisms" *Studies in the Eighteenth-Century Culture* 7: 175-192.

Notes

Je remercie Marco Geuna pour ses précieuses suggestions à propos d'Adam Ferguson et Rossana Rozzoni pour une aussi précieuse révision en matière de langage et de style.

1. Sur les lumières écossaises en général, on peut voir Campbell et Skinner 1982 (particulièrement l'Introduction par Skinner), et Chitnis, 1976; sur le newtonianisme moral voir Forbes 1975: 3-18; Cremaschi 1989.

2. Voir Schofield 1978; Gilardi 1990, 259-272; Cremaschi 1982.

3. Cf. Passmore 1952: 12

4. Voir Cremaschi 1989.

5. Voir Cremaschi 1981; 1984: 34-72.

6. Voir Robinson 1986.

7. Voir ce que Ferguson avait dit au même propos dans l'Introduction des *Institutes* (sect. iv, "Of theory"): "Prétendre expliquer des phénomènes en démontrant qu'ils peuvent être compris dans une supposition ou hypothèse... est illusoire dans la science. Ainsi les tourbillons de Descartes, étant une simple supposition, ne pouvaient pas expliquer les mouvements des planètes (Ferguson [1773]: 8).

8. Voir Olson 1975.